

Introduction

ET MARVEL APPARUT...

Ce livre est né d'une curiosité qui pourrait paraître futile : comment expliquer qu'entre l'âge de dix et treize ans, l'auteur de ces lignes a pu être à ce point happé par le monde des super-héros ? Une fascination probablement équivalente à celle des adolescents d'aujourd'hui à l'égard des jeux vidéo. Les premiers « Fantask », « Marvel » et « Strange » (du nom des revues dans lesquelles les super-héros Marvel étaient publiés) qui parurent en France au début des années soixante-dix, étaient de minuscules albums de treize centimètres sur dix-huit, en quadrichromie pour les deux derniers titres (c'est-à-dire qu'en plus du noir et blanc, nous avions droit à des aplats orange et mauve des plus laids).

Nous n'étions qu'un petit nombre d'amateurs, isolés dans nos rêves (il n'y avait pas d'Internet à l'époque donc pas de possibilités de partager notre passion) et réagissions avec une forme de complicité toute particulière si nous avions l'occasion de rencontrer un autre « fan » : enfin quelqu'un à qui parler des qualités respectives de chacun des cinq X-Men et qui sait qui est Peter Parker (il fut un temps où la majorité des gamins ignorait tout de Peter Parker et ne savait pas qui était Spider-Man). Aux États-Unis, les super-héros Marvel étaient déjà des superstars, pas chez nous.

Depuis, les super-héros Marvel ont connu une notoriété mondiale, les adaptations cinématographiques se sont multipliées et Disney a racheté le groupe Marvel en septembre 2009 au terme d'une OPA (Offre Publique d'Achat) de quatre milliards de dollars (2,8 milliards d'euros), récupérant ainsi un catalogue de 5 000 personnages.

Marvel c'est donc 5 000 personnages, « super-héros » et « super-vilains » ; c'est aussi, dès les années 1960, des dessins animés destinés à la télévision : les « Quatre Fantastiques » en 1967 (diffusion en

1978 en France) puis en 1994, Spider-Man entre 1967 et 1970, Les X-Men en 1992, le Surfer d'Argent en 1998. Les adaptations télévisées en prises de vues réelles furent plus tardives à l'exemple de Hulk (79 épisodes entre 1977 et 1982). Les premiers essais d'adaptation cinématographique en prises de vue réelle datent des années 1970 : Spider-Man en 1977 et 1978, Captain America et Dr. Strange en 1979 sans oublier l'anti héros « Howard the duck » qui réussit l'exploit d'obtenir aux « Razzie Awards » 1986 (cérémonie récompensant les plus mauvais films de l'année) les prix du pire film, pire scénario, pire révélation de l'année pour les six hommes et femmes en costume de canard et pires effets spéciaux. Notons également une obscure adaptation des « Quatre Fantastiques » qui ne fut jamais diffusée mais obtient aujourd'hui un certain succès sur le Net pour sa médiocrité. C'est enfin un nombre incalculable de produits dérivés en tous genres, des statuettes aux jeux vidéos apparus dès 1989, et un parc d'attractions basé sur les personnages Marvel.

Les super-héros Marvel sont aujourd'hui des produits de consommation courante, ou presque, et en cela ils ne ressemblent plus guère à ces bandes dessinées confidentielles (en France) du début des années 1970. En comparaison, les héros de son éternel concurrent DC (Detective comics) qui avait ouvert la voie des adaptations cinématographiques, sont loin derrière : pourtant DC est bien à l'origine de Superman qui, malgré l'existence de personnages antérieurs qui auraient pu briguer ce titre¹, est reconnu par tous comme le premier des Super-Héros. Créé en 1932 par Joe Shuster et Jerry Siegel mais publié pour la première fois six ans plus tard, en 1938, son succès fut tel qu'on vendit jusqu'à un million et demi d'exemplaires de la revue Action Comics dans laquelle il paraissait, qu'on lui consacra un feuilleton radiophonique et, dès 1941, un dessin animé produit par les frères Fleischer. Le premier film de Superman parut en 1948 et le premier feuilleton télévisé en 1953 ; on peut également retenir

1. The Shadow, le fantôme du Bengale, Mandrake voire Judex ou Fantômas.

l'adaptation cinématographique par Richard Donner (1977) qui donna un nouveau souffle au personnage.

Dans les années 1940, la mode des super-héros s'étendit et Superman fut rejoint par quantité de nouveaux personnages. D'abord, un deuxième héros emblématique, Batman, créé en 1939 par Bob Kane et Bill Finger. On se souvient de la série télévisée des années 1960, réjouissante et décalée, et des versions cinématographiques des années 1990, notamment celles de Tim Burton. Puis toute une cohorte de super-héros fut créée : la Torche (1939), Submariner (1939), Captain America (1940), Flash (1940), Green Lantern (1940), Capitaine Marvel (1940)² (qui eut même plus de succès que Superman)... 1938 inaugura ce qu'on a appelé par la suite « l'Âge d'Or » (« Golden Age ») des super-héros. Cet engouement s'essouffla vers 1945 ; à l'exception de Superman et Batman, tous les super-héros disparurent en quelques mois pour laisser place aux comics d'horreur.

Il faut dire que durant les années 1950, les comics furent soumis à des attaques sur leur supposée « nocivité » pour les enfants, attaques menées notamment par le psychiatre Fredric Wertham qui, dans son livre « *La séduction de l'innocent* », rendit les comics responsables de la dépravation de la jeunesse et de la montée de la délinquance juvénile³.

Le renouveau des super-héros, appelé parfois « Âge d'Argent » ou « Silver Age », s'opéra en 1961⁴ dans le cadre de l'entreprise Marvel (connue dès les années 1940 sous le nom de Timely puis, éphémèrement, Atlas) et sous la houlette de trois grands noms, Stan Lee, Jack Kirby et Steve Ditko. Ce fut d'abord la création des « Fantastic Four » (connus en France sous les noms de « Quatre

2. Ce personnage n'a rien à voir avec les deux héros homonymes qui seront créés par Stan Lee dans les années 1960 et 1970.

3. Cela aboutit à la création du Comics code Authority (CCA), une « charte d'autorégulation » (disons plutôt d'autocensure).

4. Certains auteurs retiennent plutôt la date de 1956 avec la reprise du super-héros Flash par DC.

Fantastiques» ou «les Fantastiques»). Puis ce fut entre 1961 et 1964 la création de pratiquement tous les super-héros que nous connaissons aujourd'hui : la seule année 1962 vit la naissance de Hulk, Thor, Spider-Man, Iron-man, puis en 1963, Docteur Strange, les Vengeurs, les X-Men, en 1964, Daredevil ; plus tardivement, 1965 fut l'année de la première apparition du Surfer d'Argent (qui ne devint un personnage à part entière qu'en 1968) et 1970 vit l'adaptation en bandes dessinées du héros de roman « Conan le barbare » de Robert E. Howard. En général, on situe la fin de cet « Âge d'Argent » (« Silver Age ») soit en 1973 avec la mort de Gwen Stacy, la fiancée de Peter Parker (date que nous retenons dans le cadre de ce livre), soit en 1975 avec la création de la nouvelle équipe des X-Men.

À partir des années 1980, la publication de la bande dessinée « Watchmen » (1986) (chez « Detective Comics ») donnera une inflexion nouvelle aux récits de super-héros en présentant des personnages vieilliss et imparfaits.

L'année 2000 marqua un tournant : cette année-là, Bryan Singer, réalisateur du film « Usual suspect », réalisa le film « X-Men » et ouvrit la voie aux très nombreuses adaptations cinématographiques des héros Marvel : plus d'une vingtaine entre 2000 et 2011 et près d'une quarantaine de projets en attente pour les années à venir. On peut (peut-être de façon prématurée) considérer que la période qui s'ouvre en 2000 avec la succession de « Blockbusters » tirés des super-héros (essentiellement Marvel mais aussi DC) constitue un « nouvel âge » des Super-Héros.

On peut donc distinguer trois ou quatre « âges » ou périodes d'engouement pour les super-héros : 1938-1950, 1961-1973, la période s'ouvrant au milieu des années 1980 avec Watchmen et probablement la période s'ouvrant dans les années 2000 avec les films des X-Men ou de Spider-Man. Un nouvel âge apparaît donc tous les vingt-cinq ans environ. Cette régularité est-elle fortuite ? Doit-on la relier au mouvement des générations, les jeunes lecteurs nourris de super-héros renouvelant le genre lorsque certains d'entre eux deviennent scénaristes à l'âge adulte ? Doit-on lier cela à des évolutions économiques et sociales plus vastes ? Sujet ambitieux

que nous ne ferons qu'effleurer puisque cet ouvrage se limitera au deuxième âge, les années 1960.

Si, dans les années 1960, le succès aux États-Unis fut presque immédiat, il faudra attendre presque dix ans pour que les premiers récits Marvel soient publiés en France (à partir de décembre 1969 dans les revues *Fantask*, *Marvel* et *Strange*) mais là aussi les choses changèrent dès la fin de la décennie : on connut un véritable engouement pour ces héros en collants, et les fameuses revues qui se vendaient pour la somme de 3 francs (environ 3 euros de 2010) se négocient aujourd'hui autour de 100 euros sur le marché de l'occasion. Ces revues qui durent pendant un temps estampiller, par obligation, la mention « bandes dessinées pour adultes », devinrent si populaires qu'elles se retrouvent aujourd'hui entre les mains de gamins de cinq ans.

SUPER-HÉROS ET SOCIOLOGIE

« L'imagination sociologique permet de saisir histoire et biographie, et les rapports qu'elles entretiennent à l'intérieur de la société [...] Reconnaître cette tâche et cet espoir est le propre du sociologue classique⁵. »

Imagination et sociologie : beau mariage en vérité. La société n'est pas seulement faite de structures sociales et de rapports de domination, d'individus et de stratégies, elle est aussi savoir, fiction et croyances et les récits y occupent une place qu'on peut difficilement négliger. À l'aide de leurs récits, les hommes se parlent à eux-mêmes et parlent de leur société ou de ce qu'ils en imaginent. Ainsi Richard Sennet considère que face aux bouleversements provoqués par le capitalisme, les hommes ont besoin de retrouver du sens dans des récits compensatoires (« *Il nous faut comprendre comment s'arrange l'individu pour combler ce*

5. Charles Wright Mills : « L'imagination sociologique », La Découverte, 1997.

*vide de sens*⁶ »). Ces récits prendront différentes formes : certaines sont aujourd'hui clairement reconnues à travers le concept de « storytelling » qui semble avoir envahi les discours sociaux (qu'ils soient économiques, politiques ou publicitaires) depuis les années 1990⁷. Mais depuis longtemps, les ethnologues et les folkloristes nous ont montré que les « littératures orales » faites notamment de mythes, contes et légendes remplissent une fonction similaire⁸. Enfin, le rôle de la littérature et des produits culturels de masse dans cette production de sens fait partie depuis longtemps des préoccupations des sociologues⁹.

Les histoires ont quelque chose à dire de la Société, le sociologue Howard Becker le rappelle en ces termes : *« J'ai toujours fréquenté les théâtres et les cinémas, toujours été un infatigable lecteur de fiction. Il m'a toujours semblé que ces activités m'apprenaient des choses intéressantes sur la société*¹⁰. » Et les histoires ont surtout toujours quelque chose à dire de leurs lecteurs. En effet, lire des aventures écrites par d'autres, c'est aussi se créer sa propre aventure et la réécrire à sa manière : on sait que toute lecture suppose une réinterprétation et que celle-ci a à voir avec le lecteur. On pourrait faire nôtres les propos du psychologue Jérôme Brunner à propos des récits autobiographiques : *« J'ai fait l'hypothèse que c'est grâce au récit que nous parvenons à créer et recréer notre personnalité, que le Moi est le résultat de nos récits et non une sorte d'essence que nous devrions découvrir en explorant les profondeurs de la subjectivité. Nous disposons maintenant de preuves pour affirmer que, sans cette capacité à construire des histoires à propos de nous-mêmes, rien n'existerait qui ressemble à une personnalité [...] Mais lorsque nous*

6. Richard Sennett : « Récits au temps de la précarité », Le Monde, 5 Mai 2006.

7. Christian Salmon : « Storytelling », La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits », La Découverte, 2007.

8. Arnold Van Gennep : « La formation des légendes », Flammarion, 1912.

9. Edgar Morin : « L'esprit du temps », Grasset, 1975.

10. Howard Becker : « Comment parler de la société », Préface, La Découverte, 2009.

*sommes dotés de cette capacité, alors nous pouvons construire une personnalité qui nous relie aux autres, qui nous permet de revenir de manière sélective sur notre passé, tout en nous préparant à affronter un futur que nous imaginons*¹¹. »

Nous nous construisons par les récits que nous créons à propos de nous-mêmes et l'enfant, ou le jeune adolescent, qui lit Spider-Man se construit aussi en partie relativement à Spider-Man, au moins le temps de la lecture. Pour paraphraser Paul Veyne, nous pourrions dire que le jeune lecteur croit à l'existence de ses super-héros au moins le temps de la lecture¹². Et cette construction personnelle, le jeune lecteur la fera à l'aide des récits mais aussi grâce aux éléments culturels que charrient ces récits : « *C'est dans notre culture que nous puisons les récits qui nous permettent de nous raconter à nous-mêmes, qui tissent et retissent sans cesse notre Moi*¹³. »

Comprendre comment un récit participe à la construction de sens de l'individu, fut-il adolescent, fait maintenant partie du travail du sociologue (et des sciences sociales en général). À ce titre, les récits Marvel rejoignent la littérature orale. Raison de plus, donc, pour comprendre comment dans les années 1960, s'est forgé un récit qui s'impose aujourd'hui de manière multimédiatique (bande dessinée, jeux vidéos, cinéma...).

Se pose le problème de la méthode d'analyse adoptée. Face à la rareté des données quantitatives, nous avons fait le choix de l'interprétation des contenus, méthode ancienne et éprouvée mais qui laisse la part belle à l'interprétation et à ses limites. Le premier danger possible d'une telle démarche serait d'adopter une posture critique systématique : il serait facile, par exemple, de détecter de manière forcée les marques de l'impérialisme américain ou de la

11. Jérôme Brunner : « Pourquoi nous racontons nous des histoires? Le récit au fondement de la culture et de l'identité individuelle », Pocket, 2005.

12. Paul Veyne : « Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes? Essai sur l'imagination constituante », Seuil, 1983.

13. Jérôme Brunner : « Pourquoi nous racontons nous des histoires? Le récit au fondement de la culture et de l'identité individuelle », Pocket, 2005.

domination masculine derrière chaque Super-Héros¹⁴. Le deuxième écueil serait de voir dans ces bandes dessinées un reflet fidèle de la société états-unienne : ces récits ont pour fonction première de distraire et empruntent aussi bien des éléments d'actualité que des intrigues et des structures narratives anciennes. S'ils sont un reflet de la Société, ce n'est que partiellement et de manière déformée mais cela n'interdit pas d'entreprendre une analyse prudente. À l'instar des mythes, ces récits ne reflètent le monde qu'indirectement : ils sont « *le reflet d'un reflet*¹⁵ ».

Notre optique sera modeste : ces récits ne reflètent que partiellement et prescrivent encore moins ; tout au plus, pouvons nous considérer que ce qui est raconté est susceptible de ne pas être rejeté, donc de ne pas enfreindre de tabous sociaux. On peut, par exemple, supposer que certains récits mythiques du Trickster (dieu fripon des indiens winnebagos) n'auraient pu donner lieu à des adaptations dessinées dans les années 1960 tant ils auraient pu froisser la sensibilité de l'américain moyen de l'époque. Par exemple, le Trickster fait croire au fils du chef qu'il est une femme afin de coucher avec lui, de faire des enfants puis de s'enfuir au bout de quelque temps en se moquant de lui et en l'humiliant¹⁶. De même, le dieu Loki qui semble si cruel dans les aventures de Thor scénarisées par Stan Lee, n'est qu'un enfant de cœur à côté du Loki des mythes scandinaves qui se transforme en jument afin de détourner de son travail le cheval du géant « maître-bâtitseur » et de donner naissance à un poulain à huit pattes qui deviendra le destrier d'Odin. Non content d'engendrer ce destrier, Loki sera le père du loup Fenrir, du serpent géant Jörmungandr et de Hel, la gardienne des enfers.

14. Ce qui n'interdit pas de le trouver en certaines occasions : il serait difficile de contester l'importance du patriotisme chez Captain America ou chez Iron Man.

15. Jacques Soustelle : « La pensée cosmologique des anciens mexicains », Hermann, 1940.

16. Paul Radin, Charles Kerenyi, Carl Gustav Jung : « Le fripon divin », Georg éditeur, 3^e édition 1993, 1^{re} édition 1958.